

J'ai oublié de dire que les instrumentistes de ce concert furent MM. Gaubert, Parent, Denayer, Baretta, Lammers, Casella et Mlle Duranton. Il faut les complimenter hautement.

X. MARCEL BOULESTIN.



SCHOLA CANTORUM

SÉANCES DE CANTATES D'ÉGLISE.

LE mois dernier, la *Schola Cantorum* a donné trois séances de Cantates d'Église de Jean-Sébastien Bach. J'espérais en parler longuement ici. Malheureusement je n'ai pu assister qu'à la première d'entre elles, ce qui me met dans l'impossibilité d'entreprendre une analyse détaillée de leur programme conçu de la façon la plus intéressante. Du reste, vis-à-vis de Bach, ce dieu de la musique pure, on se trouve dans la même situation qu'en face de toute divinité : moins on en parle, moins on en dit de bêtises. Il faut y croire, et l'adorer en silence. Toute tentative pour le définir et en analyser les qualités est jeu de métaphysicien, jeu stérile et sacrilège. Quand ses harmonies se déroulent devant nous, elles peuvent évidemment évoquer mille pensées, mille sensations diverses, car elles renferment en soi l'infini. Mais ces pensées et ces sensations demeurent tout-à-fait personnelles et absolument variables pour chaque auditeur, par conséquent sans intérêt esthétique. Dans cette voie j'irais même volontiers jusqu'à prétendre qu'elles ne sont religieuses, au sens chrétien où on l'entend généralement, que par l'adaptation subjective faite de leur gravité propre à nos conceptions théologiques. Mais — telles quelles, quand elles ne comportent pas de paroles, et placées sur d'autres textes, quand elles sont vocales, — elles magnifieraient tout aussi bien d'autres idées générales et conviendraient également à célébrer le culte de la volupté, de l'art ou de la science, leur ampleur abstraite et presque illimitée contenant l'expression de tous les ferments supérieurs de l'énergie cosmique.

Il ne s'agit pas de cela maintenant, et ce que je tiens à signaler à nos lecteurs c'est le cadre

sympathique et familier dans lequel ont lieu ces auditions de la *Schola*. Le public y vient avec un esprit de recueillement très spécial, pour écouter et non pour se montrer, pour jouir de la beauté d'une œuvre et non pour critiquer tels interprètes ou faire la bouche en cœur avant même qu'ils ne préludent, (bien qu'il ne soit pas encore entièrement corrigé de ce dernier défaut.). On s'y rend un peu comme à l'office et cette atmosphère de recueillement me paraît tout ce qu'il y a de plus propice à l'intelligence des auteurs interprétés. Mais ce qui est mieux encore c'est la communion des professeurs et des élèves exécutant des chefs-d'œuvre ensemble. Ce petit orchestre, qui certes n'atteint pas encore la perfection, me semble une invention digne de tous éloges, et je trouve que pour une école d'art, c'est un progrès énorme de créer un triple lien entre les maîtres les disciples : et les auditeurs. Les ivresses artistiques sont faites de sensations qui s'intensifient extraordinairement par l'échange des vibrations émotionnelles entre ceux qui les éprouvent, et faire vivre la musique à des étudiants c'est évidemment leur en inculquer la seule notion réelle et juste. Est-ce en lui montrant des herbes et des papillons piqués sur du liège que l'on apprendrait à une adolescente la grâce troublante des matins de printemps ?

Lorsqu'à la séance où j'assistai, le maître Guilmant s'assit à l'orgue, au milieu de toute une jeunesse déférente et amicale, je me souvins, je ne sais pourquoi, de cette autre audition de Bach, dans une chapelle de Rome, dont Annunzio nous parle au début du *Triomphe de la Mort*. Ce sont des cérémonies esthétiques de ce genre qui forment de belles âmes aux jeunes gens, et, comme l'a dit en termes éloquentes et consciencieux l'éminent directeur de cette école, sans belles âmes, adieu tout art. Il faudrait que l'entourage entier fût beau, noble et séduisant. Ici la salle elle-même offre un caractère de simplicité pénétrant et ma joie y sera sans mélange quand la vilaine couleur jaunâtre des poutres en sera changée et ne viendra plus mettre de note discordante dans un ensemble d'impressions tout harmonieuses.

J. d'U.



CHRONIQUE DRAMATIQUE

THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON.

« *Château Historique* »

Comédie en trois actes de MM. Alexandre Bisson et J. Beer de Turique.

... Où finit la comédie ?... Où commence le vaudeville ? Problème difficileux à résoudre mais devant lequel il serait lâche de baisser pavillon. Cherchons donc un peu, et dans ce but construisons nos hypothèses sur les données les plus simples, c'est-à-dire les plus éloquentes ; observons enfin le public en ses gestes instinctifs, car peut-être nous aidera-t-il à faire jaillir la vérité. Nous constaterons alors que le rire au théâtre se manifeste selon deux modes, d'origines très distinctes, et que le rire né de la comédie ne ressemble en aucune sorte au rire né du vaudeville. Le premier pourrait s'appeler « larmes de la gaieté » ; le second pourrait se définir « débordement de la rate. Que mes lecteurs indulgents veuillent bien me pardonner la fantaisie de ces expressions. D'ailleurs, je m'explique. Il me semble que ce grand débat qui, depuis Boileau, a fait couler des torrents d'encre, à savoir que la comédie n'est point le vaudeville et que le vaudeville n'est point la comédie, n'aurait plus à cette heure aucune raison d'être, si messieurs les coupeurs de cheveux en quatre, consentaient seulement à bien vouloir ouvrir un instant le dictionnaire et à y chercher ces deux mots : *vire* et *hilarité*. Quel rapport a direz-vous.

Et précisément c'est que le rapport, ou mieux le manque de rapport, est très frappant. Le rire peut naître de la révolte, de l'ironie, du dégoût, d'une observation, alors que l'hilarité n'est en somme qu'un mouvement nerveux général, subit, irréfléchi. L'étrangeté d'une situation provoquera le rire ; le mot comique — fût-il stupide — suscitera l'hilarité. Or, je crois assez logique de clore le couffin en proposant la conclusion suivante exposée en brève formule, et de dire : la comédie est au vaudeville ce que le *vire* est à l'*hilarité*.

Cette digression à propos de « *Château Historique*, » qui est tantôt comédie, tantôt vaudeville, conséquence inévitable d'une collaboration, laquelle n'a pas été sans causer quelque surprise dans les milieux littéraires :